

Dialogue et transgression. Quelle politique culturelle pour la Conférence des évêques ?

Article rédigé par *La Fondation de service politique*, le 24 septembre 2008

" Le totalitarisme est un ersatz du christianisme. Est-ce la raison de tant de complicité ? Le gros animal est le seul objet d'idolâtrie, le seul ersatz de Dieu, la seule imitation ressemblante.

"

Simone Weil

EN 1997, lors de l'assemblée annuelle de la Conférence des évêques de France, les prélats décident d'investir le champ des arts et de la culture. Cette décision répond à une impulsion du Conseil pontifical de la culture qui, depuis sa création en 1982, presse l'Église d'annoncer la Bonne Nouvelle à tout homme, à chacun dans sa culture.

La Conférence des évêques veut donner une forme concrète à cette exigence. Après avoir privilégié l'évangélisation de la vie économique et politique, évangéliser la culture devient une priorité. Il convient de conquérir les intellectuels et les artistes, appartenir à leur monde, s'identifier à eux comme naguère des prêtres devenaient ouvriers. Ici, le mot " culture " est une abstraction et le sens qui lui a été donné n'évoque pas l'enracinement et l'histoire partagée, mais " l'émergence de la modernité ". Il s'agit donc d'évangéliser la " modernité ", telle qu'elle s'exprime dans les formes d'art et de pensée diffusées par les institutions et les médias dominants. En France, on sait que cette " modernité " s'inspire volontiers d'une idéologie de type trotskiste, fondée sur l'idée de rupture et de révolution permanente, culture d'une bourgeoisie bohème qui a les moyens de se l'offrir. La même année, un débat public violent avait fait rage sur l'art dit " contemporain ", perçu par les milieux artistiques eux-mêmes comme officiel, nul, et à tendance totalitaire. Ce débat, qui dura quelques mois, disparaît des médias du jour au lendemain avec le retour au pouvoir de la gauche, pour ne plus réapparaître depuis lors.

C'est quelques mois après cette furieuse polémique que la conférence des évêques prend ses dispositions pour initier un dialogue public avec intellectuels et artistes. On décide de publier un livre de référence illustrant ce dialogue. Plus tard, un site Internet est annoncé, hébergé par le site officiel de l'Église de France, ainsi que des expositions dans chaque diocèse.

Il faudra attendre cinq ans, en novembre 2002, pour que paraisse le livre, *L'Église et l'Art d'avant-garde - La " Chair et Dieu " (Albin Michel)*, et le site Internet . L'un et l'autre expriment sans nuance le parti-pris de ses auteurs en faveur de l'art dit " contemporain ", autrement dit l'art officiel du ministère de la Culture. Cet événement fera date dans l'histoire car il marque une rupture avec le statut que l'Église en Occident a donné à l'art depuis 1400 ans.

Quatre auteurs interviennent dans ce livre.

Gilbert Brownstone est " l'expert ". Il cumule l'expérience et le métier du praticien reconnu, le marchand d'art, directeur de musée, commissaire d'exposition, critique, etc.

Mgr Albert Rouet, évêque de Poitiers , est considéré comme un connaisseur du monde de la culture. Il a écrit plus de trente ouvrages dont *Art et Liturgie* (1992). Il a participé pendant de nombreuses années à la Commission sur l'Art et la Liturgie.

Mgr Gilbert Louis, évêque de Châlons-sur-Marne. Il préside " Arts, Cultures et Foi ", groupe de travail sur l'art et la culture décidé par la conférence des Evêques (à ne pas confondre avec l'association éponyme présente dans certains diocèses, Art-Culture-et-Foi, cause de quelques confusions dont on ne sait si elles sont calculées ou fortuites.

L'abbé Norbert Pousseur, prêtre, secrétaire national d'" Arts, cultures et Foi ".

D'emblée l'ouvrage ne manque pas de surprendre. Brownstone présente " l'art contemporain " dans ses aspects les plus radicaux. Dans les pages du milieu, des illustrations : on découvre une dizaine d'œuvres qui, si on fait abstraction du discours justificateur, apparaissent simplement pour ce qu'elles sont : pornographiques, sado-masochistes, pédophiles, sacrilèges, morbides, dérisoires. L'Église et l'Art d'avant-garde n'a pas d'autre ambition : justifier un art dont la finalité même est de déstabiliser.

Un art du réel " pour le meilleur et pour le pire "

Dans le rôle de l'initiateur, Brownstone explique. Ces œuvres inacceptables et choquantes pour le commun des mortels cachent une grande dimension morale et humaniste. L'artiste d'" art contemporain " est " un chercheur en sciences humaines " (p. 40), il présente le réel comme jadis le prêtre présentait les saintes espèces, il est un médiateur essentiel à l'humanité. Pour le Père Pousseur, " ce sont des sculpteurs d'humanité ", pour Mgr Rouet, " une relecture de l'humanité " (p. 140) ! À ceux qui en douteraient encore, on apprend que Brownstone a créé une association d'artistes à but humanitaire.

Ainsi lorsque le CAPC de Bordeaux , subventionné par la mairie de la ville, dévoile des scènes pédophiles difficiles à supporter dans " Présumés innocents ", une exposition consacrée à l'enfance, Brownstone célèbre les artistes pour leur courage : ils osent tenir un propos critique sur la société. " Les artistes sont les témoins actifs des dérives du vieux monde, d'une ancienne culture... Ils mettent en lumière nos doutes... Ils nous confrontent à une réalité que nous avons tendance à écarter... Ils nous montrent une réalité lucidement dépeinte : du réel pour le meilleur et pour le pire " (p. 36). Un leitmotiv qui court tout au long du livre pour justifier les œuvres évoquées.

Mgr Rouet :

Les œuvres représentées ici déclarent une humanité, elles fixent pour la donner à voir, elles provoquent à regarder ce que des hommes font à d'autres, tout ce que les pulsions enfantent d'esclavage ou d'illuminisme, elles sont une relecture de l'humanité (p. 140).

Les sujets représentés déchirent le voile des confort et des conformismes (p. 142).

Dieu n'est pas là pour combler nos attentes mais comme une question qui saigne.

Mgr Gilbert Louis a également assimilé la leçon sur les finalités avouables de l'art contemporain : " Leurs œuvres souvent provocantes, empêchent que le monde s'enferme sur lui-même, la continuelle évolution de la création interdit à l'humanité de s'installer dans le conformisme " (p. 9).

Culpabiliser et gratifier

Il n'y a pas de discours moralisateur sans désignation du bien et du mal, sans condamnation ou louange. Ainsi Brownstone dénonce et congratule tour à tour. Il s'offusque de la plainte contre l'exposition " Prémés Innocents " déposée par une association de lutte contre la pédophilie et la pornographie. Or des centaines d'enfants y sont conduits par leurs écoles ! L'association reproche aux organisateurs de donner à voir " sous couvert d'une prétendue vocation artistique, des images d'enfants présentant un caractère pornographique, violent, portant atteinte à la dignité humaine " (p. 22).

Plus loin, Brownstone se scandalise de la réaction du maire de New York qui menaçait non pas d'interdire, mais de supprimer les subventions à l'exposition " Sensation " de jeunes artistes britanniques de la collection Saatchi. On pouvait y voir des animaux flottant dans le formol (Damian Hirst), la Vierge Marie recouverte de bouse d'éléphant, cernée d'organes génitaux découpés dans des magazines pornographiques (Chris Ofili), etc. Il accuse : " En ce temps de retour aux intégrismes de tous bords, les extrémistes se font chaque jour plus violemment entendre " (p. 28).

Suit la distribution de certificats de bonne conduite : " Par leur initiative les membres de Arts, Cultures et Foi agissant pour le compte de l'Église catholique de France font à l'inverse preuve de courage et d'audace. En acceptant de regarder les œuvres, de comprendre la complexité des démarches artistiques et de les prendre pour moteur d'échanges avec le plus grand nombre de personnes, ils redéfinissent et repoussent les limites entre sacré et profane... " (p. 29).

Mgr Rouet lui fait écho en distribuant anathèmes et bénédictions. Il désigne l'adversaire, celui qui ne voit dans cet art que dérision ou pornographie et fustige le commun des mortels dont le " regard n'est pas éduqué " (p. 139). " À ne pas entendre, à refuser comme indigne ou indécent, on se condamne à n'inclure dans l'approche de l'humanité que ce qui sied à une Académie. Ce serait trier, donc limiter l'alliance. La tentation sectaire consiste à s'en isoler, la pureté morale à s'en éloigner " (p. 140).

Et pour montrer où est le bon exemple, Mgr Rouet loue Brownstone et les artistes d'art contemporain :

Dans la chaîne des malheurs, destructions d'ethnies, mutilations de l'environnement, devant les blessures de la maladie, du Sida et de la mort, dans les tourments du sexe et de l'absurde, qui décèlera un frémissement de vie, un relèvement d'espoir et de révolte ? Qui ? Sinon celui qui veut voir au-delà des apparences, jusqu'en cette angoisse d'exister : l'artiste, ce guetteur d'homme ?

Des hommes perçoivent ce qu'indiquent des artistes, cette faille dans un monde clos, ce rai dans les ténèbres, entrebâillement dans les prisons. Gilbert Brownstone est de ceux-là : il nous a permis d'entrer en contact avec ces chercheurs de souffle qui passe (p. 96).

Quant à l'abbé Pousseur, il salue les " artistes qui servent la vérité en mettant au jour ce qui traverse la société, avec eux le réel est fendu, le non-dit devient parole ; souvent grâce à la transgression " (p. 146).

Les quatre auteurs convergent dans une grande vision manichéenne. D'un côté les artistes contemporains " porteurs de lumière " (p. 27), " porte-parole de l'humanité ", " pleins de justesse compassionnelle ", " chercheurs en sciences humaines ", " dénonciateurs des tabous sexuels ", " foreurs d'humanité ", " prophètes ", etc. De l'autre, les " censeurs ", les " intégristes " et tous ceux qui sont installés dans un " confort et un

conformisme ", rongés par la " tentation sectaire ", indifférents au malheur du monde. Le procédé récurrent consiste à désigner l'adversaire en se victimisant.

La " réalité " selon " l'art contemporain "

Une idée centrale sert à justifier les œuvres montrées dans " La Chair et Dieu " : l'art contemporain a pour fonction de révéler la " réalité ". Enfin détaché de tout " idéalisme ", cet art dit le " vrai réel " dont l'artiste est le témoin, le dénonciateur et le présentateur. Pour définir le concept, on s'accorde sur la formule de Marcel Duchamp : le réel " est la chose elle-même ", "vous voyez ce que vous voyez ". C'est le contraire de la démarche symbolique, le réel ne renvoie à rien de transcendant qui soit au-delà du visible.

Brownstone : " Les artistes de "la Chair et Dieu" nous parlent de violence, de la misère de l'humanité, de la ségrégation sexuelle, de l'irrespect, du racisme, de l'ostracisme qui sévit encore. Ils nous montrent des aspects de notre réalité lucidement dépeinte : du réel, pour le meilleur et pour le pire " (p. 38).

Mgr Rouet : " L'art contemporain enseigne à voir le réel tel qu'il est " (p. 139).

Abbé Pousseur : " Les artistes nous font voir ce que nous n'aimons pas voir " (p. 145).

En lisant les auteurs de l'Église et l'Art d'avant-garde, on comprend que la " réalité " est par essence négative et que la seule source du mal est l'injustice et l'exclusion. La culpabilité est collective. La beauté du monde, le bien, l'amour plus fort que la mort n'appartiennent pas à une " réalité moderne " et ne font pas partie du " réel " dont les artistes ont le devoir de témoigner.

Comme l'expérience commune nous prouve à tout instant le contraire, il faut à l'art contemporain user de toutes les manipulations mentales pour convaincre... La culpabilisation étant la plus importante, suivie du choc, la stupéfaction rend impossible toute démarche discursive. Ce décalage entre le réel sensible et le " réel " dicté par l'idéologie oblige ses contempteurs à dynamiter le langage. C'est une des fonctions de cet art essentiellement conceptuel qui s'adonne à tous les jeux sémantiques afin de subvertir les mots. Il a aussi pour stratégie d'abolir toute contradiction, de tenir tous les discours à la fois, dans un fracassant concert relativiste qui n'exclut rien... en apparence. Ainsi nos quatre auteurs tiennent en même temps un discours social, mystique, esthétique, moralisateur, révolutionnaire. Ils sautillent d'une catégorie à l'autre dans un enthousiasme verbal, un bal conceptuel endiablé et étourdissant pour le lecteur éberlué. La raison abdique, la sensibilité aussi, car la troisième stratégie de " l'art contemporain " pour subvertir consiste à interdire l'usage de l'œil associé à la main. Cette démarche essentielle de l'artiste est désormais bannie, elle constituait une relation sensible au réel irremplaçable...

L'art contemporain n'a pas pour but d'exprimer par des moyens sensibles une pensée ou un sens, son but est l'inclusion dans la culture d'une idéologie dont la finalité est la subversion. L'idée suffit pour faire disparaître la réalité.

Ainsi le discours sur " la réalité " qui justifie l'art contemporain a tout intégré : la politique, la religion, la culture, la sociologie, etc. C'est l'art et le discours total ! Il a même intégré, par le biais de l'idéologie de la rupture permanente, le relativisme de l'idéologie libérale par excellence, ce qui lui donne innocence et innocence. L'idéologie de l'art contemporain est une nouvelle forme d'absolutisme dont les milieux intellectuels sont les vecteurs, porteurs naïfs d'un virus de décomposition qui a pour premier résultat de les stériliser eux-mêmes.

Le quatuor entonne à tout propos la même mélodie orwelienne . Ainsi est abordée la notion de beauté, que

Mgr Rouet fustige : " La boucle se referme quand l'idéal dicte le réel : les canons convenus de la beauté communément admise... " (p. 99.) La beauté est non réelle, c'est une pieuserie idéaliste... Mais comme il n'arrive pas à se débarrasser de ce mot encombrant qui colle à sa plume, le prélat résout le problème en le mettant au pluriel : Beautés... Le pluriel fait de chaque mot un fourre-tout babélien qui rend toute discutio, toute pensée impossible. C'est un procédé subversif bien connu de l'art contemporain . Brownstone quand à lui donne de la beauté une autre définition en citant Jean de Loisy, le commissaire de l'exposition " La Beauté en Avignon " (juin 2001): " Ici la beauté naît de la capacité à nous ressembler, à s'ouvrir à la projection de nos propres errements, à donner en spectacle nos tourments, les conflits tragiques, les désirs antinomiques qui luttent en nous ... "

Dans un livre qui nous annonce un dialogue, personne pour évoquer ce que la beauté recouvre comme réalité au-delà de toute esthétique, ce qui fait appel à l'expérience intérieure, la connaissance, présente au fond de chaque être, de la ressemblance, sceau d'une origine divine, beauté toujours en puissance et jamais atteinte, ni réductible à des lois. Mgr Rouet préfère déclarer : " Il y a du sens avec des sens possibles dont aucun n'épuise la signification. Vous êtes obligé de vous déterminer pour la pluralité donc pour l'ambiguïté " (p. 115). Brownstone se félicite de cette convergence de vues : " Dans ce projet, l'Église a prouvé qu'elle accepte la relativité et la valeur des différentes cultures en acceptant d'échanger " (p. 33). Il s'étonne même : " Les membres de "Arts cultures et Foi"avaient-ils seulement mesuré la nature subversive de la création contemporaine ? " (p. 20).

Dialogue ou prise de position ?

On sera tenté de déduire, en constatant une telle unanimité, que ce livre n'est pas un dialogue mais une prise de position de ces représentants de la Conférence des évêques en faveur de l'idéologie de l'art dit " contemporain ". Il y a accord des quatre intervenants sur ce qui fonde le credo de l'art contemporain. La finalité de l'art est : 1/ la remise en cause permanente et le questionnement ; 2/ l'apologie du vide, du manque, du désir non comblé " où Dieu Passe fugitif " selon l'expression de Mgr Rouet ; 3/ la présentation de la " réalité ", définie dans les quatre discours comme vision essentiellement négative.

Argumentant, Mgr Rouet opte pour cet art et condamne l'autre, selon lui " non-contemporain, dompté, alphabétisé, policé, converti. Il adapte une piété admise au modernisme insignifiant des grandes surfaces. Donc il n'apporte rien, il illustre. Il ne dit rien, il modernise, il agence.[...] Circulez, il n'y a rien à voir. Vous parliez de dialogue, je crois ? C'est en tout cas sans danger, donc c'est mort . " (p. 99.)

Mgr Rouet, Mgr Louis, l'abbé Pousseur, représentant la Conférence épiscopale, prennent parti en connaissance de cause. Ils savent la différence entre les deux modernités qui s'affrontent aujourd'hui sur le terrain de l'art et divisent les artistes : la " modernité naturelle ", suite de l'art de tous les temps et la modernité considérée comme rupture permanente. Et ils tranchent.

Cette prise de position marque une rupture dans l'histoire de l'art. Le schisme est consommé entre ces deux courants inconciliables. Art et non-art. Mgr Rouet reproche à l'Église de s'être jusque-là affadie dans un académisme, où " les canons de la beauté communément admise font corps avec les formes habituelles de la foi. Cet art dit ce qui est rêvé. Il accentue l'idéalisme d'une expression de la foi. La piété imprime ses sentiments immédiatement perceptibles aux émotions " (p. 99). Il reproche à l'art traditionnel d'être joli, mièvre et sentimental. Ce qui ne correspond pas à la réalité.

Le propre de l'art religieux chrétien est de représenter simultanément les différents aspects de la réalité : joie, douleur et gloire, signalant ainsi le mystère de l'Incarnation et donnant à toutes les scènes de la vie du Christ, de la crèche au Golgotha, une dimension tragique où l'espérance ne fait cependant pas défaut. L'Église, en raison du mystère de l'Incarnation, a toujours été consciente des dangers d'une vision exclusivement platonicienne de l'art et elle a présenté le beau et le vrai non comme des réalités fermées, un règlement académique, un idéalisme béat, mais comme des réalités que l'on ne s'approprie pas mais vers lesquelles on tend. Ce qui nous garde d'une idéologie totalitaire bien que celle-ci demeure une perpétuelle tentation.

Dès le VI^e siècle, Grégoire le Grand donne un statut à l'image et à l'art, différent de celui pratiqué par l'Église d'Orient. Les latins ont considéré l'art comme un soutien de la prière et non comme un objet de prière fortement sacralisé et mis hors de la portée des hommes. L'Église a libéré la création artistique en établissant une distance suffisante avec le sacré, laissant à l'artiste un libre arbitre et une expression personnelle, à chaque culture ses formes particulières. L'Église de Rome se refusera à intervenir dans le domaine de l'esthétique, des questions formelles et techniques mais elle se réservera le contrôle du contenu théologique lorsque l'œuvre contribue à la célébration liturgique. Cette attitude mesurée, où les responsabilités sont partagées, a permis à l'art d'évoluer au cours du temps et de s'adapter aux cultures. En Orient, l'art des icônes n'a pas suivi la même voie.

L'actuelle prise de position des représentants de la Conférence des évêques rompt avec la démarche séculaire de l'Église et adopte la position exactement inverse : elle ne veut plus contrôler le contenu de l'œuvre, laissé à la subjectivité de l'artiste, mais elle choisit une esthétique qui est celle du non-art. Ce " Manifeste " change le statut de l'image. Les œuvres d'art revêtent désormais une autre forme de sacré : elles " montrent ce qu'on n'ose pas voir ", elles témoignent de l'horreur et du mal, elles sont irrécusables, elles sont taboues. Elles incitent à la prosternation sous peine d'être excommuniées de l'Histoire. Désormais l'artiste devra disparaître derrière le concept de son œuvre qui ne sera plus un artefact unique, personnel et sensible, signé de sa main, reconnaissable entre tous. Il perdra sa liberté. Il se pliera à une esthétique de démolition, expression d'un sacré inverse.

Ce qui rend la démarche de ce livre difficile à appréhender pour ceux qui ne baignent pas dans le microcosme de la vie artistique tient à ce que les artistes y sont présentés comme une entité abstraite et monolithique, un groupe social producteur de la culture moderne... Ceci ne correspond pas à la réalité : beaucoup de courants existent et ne partagent pas les conceptions de l'art et de la modernité exposées plus haut.

Par ailleurs ce livre ne dit pas que depuis maintenant une quinzaine d'années, toutes les commandes d'art sacré d'un niveau important et visible, notamment celles touchant au patrimoine historique, sont dévolues à des artistes d'art " dit contemporain ". C'est le fruit d'une collaboration étroite entre le ministère de la Culture et les représentants de l'Église, désignés dans les diocèses. Ainsi l'Église de France donne l'impression d'avoir renoncé au contrôle du contenu, et depuis les années quatre-vingt, d'avoir accepté l'esthétique officielle en délivrant un statut d'art sacré aux œuvres proposées par le ministère. Ce livre en quelque sorte est une justification qui vient très largement a posteriori. Il a l'avantage de porter au grand jour des engagements restés jusque-là dans l'ombre. Les œuvres néo-sacrées de " l'art contemporain " dans le grand patrimoine se comptent aujourd'hui par centaines.

Les mobiles des auteurs de " la Chair et Dieu "

Les mobiles de Bronwnstone sont liés à son métier de galeriste, devenu " expert " et fonctionnaire d'institutions. Il connaît son sujet par cœur, il en a joué tous les rôles. Il agit avec les évêques comme un

marchand qui doit convaincre ses clients. Il essaye de leur " vendre " des œuvres dont la valeur ne se détecte pas avec le sens commun, à des prix qui dépassent très largement ceux des œuvres à la valeur évidente et reconnue depuis des siècles.

Les stratégies commerciales mises en œuvre pour un tel commerce sont particulières. Elles sont nées au milieu des années cinquante à New York. Il existait alors une volonté politique de déplacer l'art et la vie culturelle de Paris à New York. La modernité devait coïncider avec le nouveau centre du monde. Il fallait faire de la possession d'art un signe de pouvoir, d'appartenance au progrès, à la modernité des idées, à un cercle d'initiés. Il ne fallait plus vendre des tableaux à des amateurs cultivés, esthètes et sentimentaux.

Brownstone applique ici comme un jeu, avec les clients particuliers que sont clercs et évêques, quelques méthodes éprouvées chez les galeristes d'art contemporain. Comme dans toute négociation Brownstone se pose intérieurement la question : Jusqu'où me suivront-ils ? On reconnaît dans les procédés de l'expert, la mise en œuvre des techniques de la psychosociologie américaine fondées sur l'utilisation du groupe : l'apparente non-directivité, l'usage des procédés démocratiques permettent de subtiles manipulations.

Ainsi, Brownstone a organisé un charter d'ecclésiastiques pour visiter les ateliers d'artistes à New York : une technique utilisée pour tous les grands lancements d'artistes " contemporains ". Les participants font partie de la jet set. Ils sont tous des beautiful people, se valorisent les uns les autres, chacun est conforté dans ses opinions par le groupe prestigieux auquel il s'identifie. Toute cette glamour society est mouillée, impliquée, par cet art qu'on lui présente en priorité et auquel le commun des mortels doué de bon sens ne pourra jamais adhérer : c'est précisément cela qui fait d'eux des êtres à part, une élite. Cela fait naître entre eux une solidarité qui s'organise autour de la transgression. Ils ne sont jamais laissés seuls devant des œuvres aussi déconcertantes. La visite groupée à l'atelier du sulfureux auteur de Piss Christ, Andreas Serrano, est un chef d'œuvre du genre qui sera longtemps cité dans les annales de la psychosociologie pour démontrer son efficacité.

La psychanalyse a enrichi ces méthodes de vente, aujourd'hui enseignées dans les écoles de commerce et de communication. Il faut des ressorts profonds et liés à l'irrationnel pour vendre des œuvres sans valeur matérielle tangible. Les galeristes new-yorkais ont développé dans ce domaine une science époustouflante, fondée sur la culpabilité, le désir de se faire pardonner d'être ce que l'on est, le refoulement, le désir d'être aimé, d'être reconnu par une autorité supérieure. Ces galeristes sont entraînés au diagnostic psychopathologique de leurs clients... Ils détectent leurs attitudes infantiles, leur masochisme, leur sadisme, etc. Ils savent s'il faut les maltraiter et comment les séduire.

La logique fatale de l'art contemporain est que s'il y a un interdit du beau et du bien, il ne peut y avoir aucune limite dans la transgression. Tous ceux qui calent devant l'horreur s'excluent eux-mêmes, car ils deviennent des censeurs et des intégristes. Ceux qui ne décrochent pas, c'est le cas des participants du charter, font partie du happy few, de la nouvelle élite. Brownstone les a subvertis avec science ; il a pratiqué l'art des " transferts " !

Les mobiles des clercs désignés par la Conférence épiscopale

Les mobiles sont divers et différemment répartis entre les protagonistes. Certains ont un attrait " mystique " pour l'art dit contemporain, d'autres en font une stratégie pastorale pour évangéliser les milieux intellectuels et artistiques. Tous les états intermédiaires existent : opportunisme, fatalisme, naïveté, confusion entre art abstrait et art contemporain...

" L'art quelle que soit l'époque est une théologie, " écrit Mgr Rouet. Pour nous expliquer ce qu'est l'art contemporain, il donne son interprétation du Cantique des Cantiques. " Le poème critique vigoureusement une religion assurée, établie. Avec Dieu ce sont les fiançailles, pas les épousailles. Le Cantique chante la

mélodie du désir, c'est-à-dire l'absence et la tension, l'espérance et la douleur. Insaisissable, l'autre, si beau qu'il soit, fait mal... " (p. 100.) Pour Mgr Rouet les " épousailles ", l'éblouissement, l'union parfaite, sont très secondaires dans le Cantique, ce qui importe c'est la quête, le doute et les tourments. C'est là " la vraie réalité " de l'amour, celle qui mérite d'être exprimée. Il prend " les nuits " : acédie, impossibilité de la louange, de la joie et de la connaissance, le dégoût du monde sensible et autres aridités liées à la vie mystique, non comme des épreuves, mais comme une fin en soi, une valeur suprême. Il fait ainsi brillamment coïncider le chant d'amour, la quête mystique avec le propos de l'art contemporain sur le vide, l'absence et l'incommunicabilité.

Il existe d'autres points communs entre l'art contemporain et la mystique. Ainsi, l'abolition d'une pensée, d'une rigueur qui enchaîne et exclut : " Classer et définir s'ingénient à généraliser et à exclure, donc à ne pas comprendre. " Le langage des mystiques est souvent employé dans ce livre, abolissant les contraires. Mgr Rouet explique :

C'est au centre de ces oppositions que s'avancent les artistes foreurs d'humanité. L'art évoque ce que l'on ne sait pas. Ténèbres dans la clarté, lumière dans la nuit : féconde contradiction. Dans les mondes divers, il cherche un seul monde, montrant les problèmes, ne présentant aucune solution. Il donne plus qu'à penser, il donne à vivre. Il expose l'homme comme une question ouverte. Ce qui est l'acte le plus dérangeant parce que, sans doute, le plus humanisant depuis le temps des cavernes. Acte gratuit et nécessaire (p.132).

Ainsi la mystique vient au secours de la pensée relativiste ! La référence mystique permet aussi de transporter l'être au-delà du bien et du mal. Dans l'extase où toutes les catégories sont effacées. Mgr Rouet écrit : " Une réalité bien plus profonde est en cause. Entre l'exaltation et l'abject, quelle faille traverse l'humanité ? " (p. 102.) Si nous sommes tentés de détourner nos yeux des œuvres montrées dans " la Chair et Dieu ", de crainte d'avoir un regard malsain, Mgr Rouet nous rassure : " Il s'agit de lever le voile pour dépasser le visible, avec rage. Le voyeurisme quête l'autre côté des choses, le réel du réel. " (p. 128.)

Enfin l'" art contemporain " se justifie selon Mgr Rouet parce qu'il opère une véritable catharsis : " Cet exhibitionnisme devient exorcisme mais un exorcisme à l'envers : il chasse les démons, il les convoque au tribunal de l'œuvre. Il y a un interdit transgressé, une mise à distance pour mieux voir. " (p. 129.) Les militants de " Arts, cultures et Foi " ont compris que " l'art contemporain " purifie tout. Si l'on en croit les auteurs, les artistes sont des docteurs de l'Église, des martyrs et des prophètes, ils confessent " le réel ", ils sont les témoins du néant qui, récupéré par eux, devient le vide laissé par l'absence de Dieu. Cette nouvelle mystique, fondée à la fois sur l'expérience de l'absence et sur la transgression, fait penser à l'antique hérésie des carpocratians .

L'adhésion à l'art contemporain : une stratégie d'évangélisation ?

Les clercs mandatés par la Conférence des évêques proclament agir sous l'impulsion du Conseil pontifical de la Culture fondé en 1982 par Jean Paul II dont la mission est " d'intensifier le dialogue de l'Église avec les composantes des cultures de notre époque : arts, sciences et techniques, sciences humaines et religions ", " d'établir un dialogue avec ceux qui ne croient pas en Dieu ", " de favoriser les relations de l'Église avec le monde de la culture des artistes et des intellectuels et des institutions culturelles " " de collaborer avec les conférences épiscopales pour promouvoir des Centres culturels catholiques ". La stratégie à adopter est " l'inculturation " ; Jean Paul II souligne que " Évangile et évangélisation ne sont pas nécessairement incompatibles avec les cultures mais capables de les imprégner toutes sans s'asservir à aucune ". La politique

culturelle recommandée par les experts désignés des évêques de France consiste donc à réaliser dans leurs diocèses cette finalité supérieure : confrontés à l'art " contemporain " officiel, ils vont tout mettre en œuvre pour " l'inculturer ". Mais peut-on inculturer une contre-culture ? Et, quelles que soient les méthodes, peut-on évangéliser des catégories abstraites, la classe ouvrière, la culture, la science, la psychanalyse et non des personnes ?

À un degré moins important, on peut penser que quelques personnes se sont aussi laissées prendre par des aspects séduisants et pratiques de l'art contemporain. L'adhésion à cette idéologie a l'effet du viagra sur les clercs et les intellectuels, c'est une fontaine de jouvence. Mgr Rouet explique : " Les œuvres de ce livre sont dites d'avant-garde, dans l'histoire actuelle, elles tentent d'y lire ce que nous ne déchiffrons pas encore. Dans ce qui est, ils avancent ce qui arrive. À prendre du retard pour ce rendez-vous, l'Église risque fortement d'arriver après la fermeture des portes, obligée de prendre le prochain train. " (p. 142.)

L'art contemporain nous fait entrer dans le temps merveilleux de l'utopie, de " l'avant-garde ", y adhérer c'est se préserver du vieillissement. C'est pourquoi cette idéologie fait des ravages dans la génération des 50-75 ans et accompagne les retours d'âge. Elle confère la " modernité totale " comme Ionesco parlait du " baccalauréat total. Il faut l'avoir ! Temps fermé de la pensée totalitaire... Création en boucle. Depuis 1960 on voit les mêmes artistes, les mêmes œuvres, toujours labellisées " d'avant-garde ". Les rayures de Buren n'ont pas pris une ride, elles ont bientôt quarante ans ! C'est le miracle de l'art " contemporain ".

L'adhésion à cet art contemporain comprend aussi une vertu : faire entrer dans le cercle merveilleux du pouvoir et des beautiful people puisqu'il est art officiel subventionné et célébré. Il compte enfin un autre avantage non négligeable : le label " art contemporain " suffit pour que la qualité soit garantie. Cet " art " assume toutes les nullités puisqu'elles font partie intégrante de l'œuvre, elles sont intentionnelles et porteuses de sens. Seul le concept compte. On ne peut pas faire d'erreur de goût .

Comment en est-on arrivé là ?

Les mobiles de la prise de position de ces évêques sont complexes. Ne faut-il pas plutôt se poser la question : Comment cela est-il arrivé ? Car il est probable que la plupart des évêques ignorent ou ne partagent pas ce qui a été décrit plus haut. L'existence dans les paroisses, les évêchés et au sein de la Conférence épiscopale, de structures " démocratiques " pour les prises de décision est sans doute une explication qu'il ne faut pas négliger. L'Église compte beaucoup de clercs et de laïcs militants désireux d'imiter la démocratie, seul système de pouvoir admis, admiré et légitime dans le monde profane. Depuis le dernier concile, ils ne veulent concevoir l'Église que comme " peuple de Dieu " et non comme " Corps mystique " ; le système de pouvoir s'en est profondément ressenti. On ne conçoit plus le modèle organique : la tête et les membres, chacun jouant son rôle, porte l'entière responsabilité à son niveau mais agit en union avec l'autorité supérieure et, au-delà à l'inspiration de l'Esprit-Saint. C'est une hiérarchie qui ne correspond ni à une démocratie, ni à une oligarchie, ni à une monarchie. Le fonctionnement organique d'un corps mystique est aujourd'hui bien difficile à admettre, y compris dans l'Église.

Sous la pression de l'idéologie dominante et pour des raisons de confort, les comités, commissions, conférences et assemblées prospèrent à tous les niveaux où se prennent des décisions. Ils paraissent consultatifs mais en réalité ils exercent bien souvent le pouvoir car ils font intervenir " l'expert " et introduisent toutes les techniques éprouvées de manipulation apparemment non directive des groupes. Le recours au " spécialiste " est un remède sournois au manque de temps, à l'angoisse de ne pas savoir, d'être montré du doigt. Il permet d'échapper au risque de se tromper, à la solitude et l'aridité du pouvoir.

Dans le domaine des arts cela est particulièrement flagrant, tant l'art dit " contemporain " provoque un

désarroi, une peur et une culpabilité. Le scénario de la mise en œuvre de " Arts, Cultures et foi ", de la " Chair et Dieu ", du site Internet et de toute l'organisation au niveau des évêchés doit beaucoup à ces logiques fatales.

En réalité, la mise en œuvre de pratiques " démocratiques ", plaquées sur la hiérarchie de l'Église qui n'obéit pas à ce principe, a créé un système de pouvoir aberrant, sans légitimité, ni contrôle, ni contre-pouvoirs... Il engendre des situations confusionnelles et parfois cocasses . Si l'on évoque dans cet article la politique culturelle entreprise " pour le compte " de la Conférence épiscopale, c'est à cause de cela (et selon le mot de Gilbert Brownstone). Les évêques de France qui ne se retrouvent pas dans cette politique, probablement la majorité, vont s'estimer trahis. Un problème de légitimité se pose.

A. de K.

POUR EN SAVOIR PLUS

Se reporter aux précédents articles d'Aude de Kerros sur l'art contemporain dans Liberté Politique n° 16, 17, 18, 19, 21. Voir aussi Conflits Actuels, printemps 2001.

ENCADRE 1 :

DIALOGUE ET VOYEURISME

Créé en 1997 par la Conférence des évêques de France, le groupe de travail " Arts-Cultures-Foi " s'est donné pour mission d'instaurer un dialogue entre " les artistes, la société et les Églises ". L'Église sait qu'" au contact des œuvres d'art, l'humanité attend d'être éclairée sur son chemin et sur son destin " (Jean Paul II). Mais les artistes en dialogue avec les responsables d'Arts-Cultures-Foi n'ont pas été sélectionnés au hasard. Une exposition de leurs œuvres illustrant le thème " La Chair et Dieu " sera proposée en décembre 2002 sur deux sites Internet accessibles depuis le portail de l'Église de France (<http://arts-cultures.cef.fr> et <http://artchairdieu.cef.fr>) (sites fermés depuis). Les fruits de ce dialogue ont pris la forme d'un " livre-référence " qui vient de paraître : L'Église et l'Art d'avant-garde. De la provocation au dialogue (Albin Michel). Âmes sensibles s'abstenir.

L'Église et l'Art d'avant-garde est illustré d'œuvres de plasticiens et installateurs : Marina Abramovic, Mauricio Cattelan, Gilbert et George, Damian Hirst, Hermann Nitsch, Pierre et Gilles, Michel Journiac, Kiki Smith, Jean Luc Verna, Lisa Yuskavage, etc. Cadavres sanguinolents, écorchés, obscènes, rien ne vous sera

épargné. L'ouvrage fourmille d'anecdotes très vivantes mettant en scène ces " nouveaux humanistes " persécutés par les censeurs, associations de parents d'élèves, élus, etc. Gilbert Brownstone cite ainsi l'exposition " Prémés innocents : L'art contemporain et l'enfance ", de juin 2000 au CAPC de Bordeaux, institution de renom. Les œuvres proposées évoquent l'ambiguïté, le trouble, le viol, la pédophilie, le crime. L'auteur défend l'honnêteté et le courage de ces quatre-vingts artistes qui montrent la société " telle qu'elle est " et qui " ne baissent pas les yeux devant la violence et tentent de sonder le chaos des pulsions en liberté ". En octobre 2000, 5000 collégiens auront visité l'exposition, mais, alarmée, une association chargée de la lutte contre la pédophilie porte plainte...

Mais cela n'arrête pas Brownstone. Il condamne " les pratiques répressives exercées aussi bien par les pouvoirs politiques locaux que par certaines associations de défense de la moralité publique " et dans la foulée en profite pour exprimer son admiration envers l'Église... " La mise en œuvre de ce projet "La Chair et Dieu" signifie donc, à mes yeux, que l'épiscopat français est prêt à rompre le silence sur des sujets considérés tabous. L'œcuménisme et l'humanisme dont font preuve les membres de Arts, Cultures et Foi sont inouïs. "

Ainsi selon ce même schéma, Brownstone et Mgr Rouet distribuent tour à tour certificats de bonne conduite et blâmes. Un bon point par exemple pour l'œuvre de Teresa Margolles. Cette artiste mexicaine a été émue par le sort du cadavre d'un pauvre punk, " n'ayant pas eu droit à l'éducation, à l'aide sociale, à un emploi satisfaisant, ou à quelque forme d'avenir, mais encore ses restes étant condamnés à l'oubli bureaucratique car sa mère n'avait pas les moyens d'acheter un modeste cercueil... " Pour lui rendre justice elle a eu l'idée d'offrir un cercueil à sa mère en échange de sa langue percée et de son sexe tatoué. Ces abats ont été exposés à l'Ace Gallery de Los Angeles et ont figuré parmi " les pièces majeures " de la rétrospective historique sur la sculpture mexicaine, au Palais des Beaux-Arts de Mexico. Ainsi le défunt fut " honoré " et l'artiste connu instantanément une célébrité internationale.

Dans la deuxième partie du livre, Mgr Rouet exalte l'artiste Kiki Smith qui " présente " ici " la chair à l'état brut, objet étalé chose inerte " ! Il s'agit de la photo d'un cadavre, un cadavre détourné, lacéré et mis en scène dans la pose de l'odalisque du bain turc d'Ingres. Mgr Rouet poursuit : " C'est le corps d'un laissé pour compte, qui subit une mort sociale. " L'artiste nous oblige à voir notre culpabilité, " quand l'exclusion se lève, trop de bras impavides l'ont mise debout "... L'art est pur, ceux qui refusent de le regarder sont condamnables. Le coupable est celui qui ne veut pas voir.

Devant nombreuses de ces œuvres à caractère sadique ou pornographique, on pourrait ressentir un malaise et craindre une attitude malsaine de voyeurisme... Mgr Rouet nous rassure, l'art contemporain est essentiellement moral : " Le voyeurisme quête l'autre côté des choses, le réel du réel. " Quant à l'exhibitionnisme qui lui fait pendant, " il devient exorcisme ". Grâce duchampienne ! Cet étrange baptême de l'art contemporain changera-t-il le cours de l'Histoire comme le fit le baptême de Clovis ? La morale va-t-elle enfin évoluer vers des formes inimaginables aujourd'hui ? De nouvelles formes d'humanisme vont-elles surgir du " mystère " de ces cadavres obscènes et sanguinolents en dialogue avec l'Église ? C'est le pari inouï des prélats responsables du groupe Arts-Cultures-Foi.

A. DE K.

UNE " CROIX EN KIT " A NOTRE-DAME D'E.

La paroisse Notre-Dame d'E. vient de s'offrir une croix en kit qui fait fureur. L'œuvre correspond aux nouveaux critères de l'art sacré contemporain où se conjuguent nouveauté et conceptualisme. Derrière l'autel en forme d'œuf, se dresse une belle poutre en vieux chêne. En son milieu, une encoche dorée suggère le patibulaire. La partie verticale de la croix se détache, plantée sur le Golgotha. Le public est invité à imaginer la partie absente, suggérée par deux carrés d'or, posées de part et d'autre de la poutre sur les murs du chœur : le regardant est appelé à une participation. " Do it yourself ? " L'œuvre fait la charité au public de le déranger, de le maintenir éveillé. Voici réunies toutes les conventions de l'art officiel : le concept central de " l'absence ", l'interactivité et la déstabilisation du public.

Comment la croix, comment cet élément essentiel de la liturgie peut-il devenir méconnaissable à ce point pour le passant non initié entrant par mégarde dans le sanctuaire ?

Récemment bâtie, l'église Notre-Dame d'E. ne possédait pas encore de croix. Le curé désirait une œuvre d'art, " quelque chose de simple ". Le conseil pastoral se mettra en quête et demandera conseil à la commission diocésaine d'art sacré. Deux artistes seront sélectionnés. Le choix se fera démocratiquement après maintes discussions, l'assentiment des autorités et de la commission " d'experts ".

Le conseil pastoral qui compte une trentaine de personnes n'a pas accueilli ce nouveau concept de croix sans délibération : discussions, avis de spécialistes dûment titrés et référencés, conférences, visites d'ateliers prépareront le terrain... de quoi impressionner le béotien qui, par son bulletin de vote, saura prouver que dans cette paroisse, on n'est pas plus bête qu'ailleurs.

La récompense ne tardera pas : succès assuré dans les médias. L'œuvre sera répertoriée et commentée dans les revues d'art sacré, elle fera référence. Bien plus, le processus de décision du conseil sera lui-même cité en exemple : la conduite non directive fait encore des miracles. La communauté paroissiale a vécu une aventure, une initiation, elle a désormais le sentiment de faire partie d'une famille... Le sculpteur est persuadé de son utilité, le pouvoir de communiquer sa foi et son enthousiasme sont reconnus. De l'adoption de l'œuvre, chacun est sorti grandi pour mieux connaître et comprendre les autres.

Tout de même, qu'on permette une remarque. Ne sommes-nous pas devant un mécanisme d'enrôlement des esprits ? Participer, c'est déjà ne plus s'appartenir. Le ressort de l'affectivité, de la pédagogie, des techniques de groupe, du raisonnement discursif ne viennent-ils pas combler un vide autrefois rempli par l'efficacité des sacrements et de la liturgie ? Ici l'on consomme et l'on participe là où la liturgie, de façon intemporelle, nous reliait au surnaturel par le miracle de la Présence réelle.

Une confidence de l'artiste cité dans le périodique diocésain est significative des logiques fatales mises en route : il aurait préféré, dit-il, " sculpter un Christ ". Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Sans doute parce que la seule demande expresse du curé, conforme aux orientations des experts, était l'absence de figuration trop précise du Christ sur la croix... Quelle marge de manœuvre restait-il à l'artiste ? Il n'avait d'autre possibilité que de jouer avec le concept de croix et de trouver une idée pour la présenter autrement. Et puis, n'avait-on pas entendu un jour l'archevêque émettre le vœu que " nous [devions] être capables de faire une croix pour le XXI^e siècle... " ?

Ainsi est née l'idée de la poutre et de l'encoche. L'artiste s'est distingué en apportant le plus grand soin au choix de la poutre du " XVII^e siècle " qu'il polira à " l'agate ", pour atténuer une frustration inconsciente

créée par des interdits non exprimés, mais réels, pesant sur les créateurs.

A. DE K.